

Res. Med. XIX B 105.762⁵⁰

ESSAI

N.^o III.

SUR

LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE DE LA PARTIE DE LA GUADELOUPE,

CONNUE SOUS LE NOM DE GRANDE TERRE,
ET DU QUARTIER DU PETIT CANAL EN PARTICULIER.

Tribut Académique,

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine
de Montpellier, le 29 Novembre 1824,

PAR

ROALDÈS (PIERRE-ÉTIENNE-GUILLAUME-MARIE-JOSEPH),
DE TOULOUSE (*Haute-Garonne*),

Bachelier ès Lettres, ex-Chirurgien des Armées, Docteur en Chirurgie
de la Faculté de Médecine de Rome (14 Juillet 1812), Membre cor-
respondant de la Société de Médecine de Toulouse.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

*Qui artem medicam rectâ investigatione consequi volet,
is primum anni tempora, ventos et aquas in considerationem
adhibere debet. Hipp., de aëre, locis et aquis.*

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL Aîné, Seul Imprimeur de la Faculté
de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, n.^o 62.

1824.



1881

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DE LA PARTIE DE LA GUARANTIE

ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LE 15 JANVIER 1881
LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
ET LE GÉNÉRAL DU PETIT CANAL DE LA GUARANTIE

à Monsieur le
Général de la
Guarantie
M. de la
Guarantie

Le 15 Janvier 1881
Le Président de la République
Le Général du Petit Canal de la Garantie
Le 15 Janvier 1881
Le Président de la République
Le Général du Petit Canal de la Garantie

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

LE GÉNÉRAL DU PETIT CANAL DE LA GUARANTIE

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
LE GÉNÉRAL DU PETIT CANAL DE LA GUARANTIE

1881

A MONSIEUR

SYLVAIN MONTALÈGRE,

DOCTEUR en Médecine de la Faculté de Montpellier, Membre
du Cercle Médical de la même ville, et du Conseil consultatif de la Guadeloupe.

*Vous qui dans un climat destructeur me prodiguâtes des soins
qu'on ne peut attendre que d'un frère ou d'un généreux ami ;*

*Vous en qui je trouvais toujours les conseils d'un praticien
éclairé ;*

*Vous enfin qui avez la bonté de regarder mes succès comme
les vôtres, recevez l'hommage de cet opuscule comme un bien
faible gage d'une éternelle gratitude et d'une bien vive amitié.*

ROALDÈS.

Le 1er Mars 1811. Le 1er Mars 1811. Le 1er Mars 1811.

Le 2e Mars 1811. Le 2e Mars 1811. Le 2e Mars 1811.

Le 3e Mars 1811. Le 3e Mars 1811. Le 3e Mars 1811.

Le 4e Mars 1811. Le 4e Mars 1811. Le 4e Mars 1811.

Le 5e Mars 1811. Le 5e Mars 1811. Le 5e Mars 1811.

Le 6e Mars 1811. Le 6e Mars 1811. Le 6e Mars 1811.

Le 7e Mars 1811. Le 7e Mars 1811. Le 7e Mars 1811.

Le 8e Mars 1811. Le 8e Mars 1811. Le 8e Mars 1811.

Le 9e Mars 1811. Le 9e Mars 1811. Le 9e Mars 1811.

Le 10e Mars 1811. Le 10e Mars 1811. Le 10e Mars 1811.

Le 11e Mars 1811. Le 11e Mars 1811. Le 11e Mars 1811.

Le 12e Mars 1811. Le 12e Mars 1811. Le 12e Mars 1811.

Le 13e Mars 1811. Le 13e Mars 1811. Le 13e Mars 1811.

Le 14e Mars 1811. Le 14e Mars 1811. Le 14e Mars 1811.

Le 15e Mars 1811. Le 15e Mars 1811. Le 15e Mars 1811.

Le 16e Mars 1811. Le 16e Mars 1811. Le 16e Mars 1811.

Le 17e Mars 1811. Le 17e Mars 1811. Le 17e Mars 1811.

Le 18e Mars 1811. Le 18e Mars 1811. Le 18e Mars 1811.

Le 19e Mars 1811. Le 19e Mars 1811. Le 19e Mars 1811.

Le 20e Mars 1811. Le 20e Mars 1811. Le 20e Mars 1811.

Le 21e Mars 1811. Le 21e Mars 1811. Le 21e Mars 1811.

Le 22e Mars 1811. Le 22e Mars 1811. Le 22e Mars 1811.

Le 23e Mars 1811. Le 23e Mars 1811. Le 23e Mars 1811.

Le 24e Mars 1811. Le 24e Mars 1811. Le 24e Mars 1811.

Le 25e Mars 1811. Le 25e Mars 1811. Le 25e Mars 1811.

Le 26e Mars 1811. Le 26e Mars 1811. Le 26e Mars 1811.

Le 27e Mars 1811. Le 27e Mars 1811. Le 27e Mars 1811.

AVANT-PROPOS.

LES bornes nécessaires d'une Dissertation inaugurale ne me permettent pas de donner à mon sujet toute l'extension dont il est susceptible. Que dirai-je, d'ailleurs, que d'autres n'aient dit et mieux dit que moi ? Aussi ne me suis-je arrêté à celui-ci que parce qu'il remplit le double but de m'acquitter d'une formalité exigée, et d'un devoir bien doux à mon cœur, celui de témoigner ma vive reconnaissance aux habitans de la Colonie dont j'ai été si bien accueilli, en leur donnant la preuve que leurs intérêts les plus chers ont constamment excité ma sollicitude.

Pour tout concilier et éviter à la fois l'écueil dont parle Horace dans ces mots : *Brevis esse laboro, obscurus fio*, et les répétitions qu'entraîneraient de nombreuses divisions dans un ouvrage de la nature de celui-ci, je me bornerai au nombre de quatre. Dans la première, je jeterai un coup d'œil rapide sur la configuration du sol, sa nature, sa position ; je dirai un mot de l'état de l'atmosphère, de son degré de sécheresse et d'humidité, de la longueur des jours et des nuits, des vents, des eaux, des habitations, de la nourriture et du genre de vie des divers habitans. J'en déduirai, dans la seconde, quelques principes généraux applicables au plus grand nombre des maladies. Les fièvres intermittentes feront le sujet de la troisième, comme les affections les plus graves et les plus communes ; et ce que j'ai à dire de la fièvre jaune remplira la quatrième.



ESSAI
SUR
LA TOPOGRAPHIE MÉDICALE
DE LA PARTIE DE LA GUADELOUPE,
CONNUE SOUS LE NOM DE GRANDE TERRE,
ET DU QUARTIER DU PETIT CANAL EN PARTICULIER.

§. I^{er}

Coup d'ail général de l'île.

LA Guadeloupe, l'une des petites Antilles, faisant partie de la chaîne de celles qu'on nomme îles du Vent, située par le 316.^e degré de longitude selon le méridien de l'île de Fer, et par le 16.^e degré 20 minutes de latitude nord, se divise en deux terres très-différentes entr'elles par leur configuration et leur aspect. La première qui a donné son nom à la totalité de l'île est montueuse, longue de quinze lieues et large de sept. Sur son point culminant (1)

(1) Sa hauteur est de 799 toises.

se voit, parmi divers cratères éteints, un volcan qui vomit et flamme et fumée. Tous les monts de cette île sont couverts de forêts épaisses, sillonnés de profonds ravins dans lesquels se précipitent des torrens, dont le cours est ralenti par les obstacles sans nombre contre lesquels ils se brisent, et qui forment au pied de ces mêmes montagnes et dans l'espace cultivé qui les sépare de la mer, ou des ruisseaux agréables par le cristal de leurs eaux et la verdoyante parure de leurs bords, ou des rivières auxquelles l'habitant désirerait plus d'uniformité et plus d'étendue dans leur cours. La chaîne principale des montagnes de cette île, haute de 7 à 800 toises, se dirige du nord au sud, lançant des ramifications vers tous les points de sa circonférence, mais formant trois versans bien marqués, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et le dernier au nord.

La Grande Terre, seconde portion de l'île, est séparée de la première par un canal d'eau salée, étroit et bordé de mangles. Dans ce point de contact, les terrains de part et d'autre s'abaissent au niveau des hautes marées et forment de vastes marais, asile de milliers d'insectes, de reptiles et de divers crustacées. Dans presque toute son étendue, cette portion de l'île est plane et n'offre que quelques mornes⁽¹⁾ entrecoupés de vallées peu profondes. Sur presque tous les points de l'île qui court dans sa plus grande longueur du nord nord-ouest au sud sud-est, le terrain s'incline par une pente insensible vers la mer. Nous en excepterons la côte du nord-est qui forme une barrière solide, haute de 40 à 50 toises, contre laquelle les vagues viennent se briser, et des falaises inaccessibles, presque sur tous les points, aux malheureux que la tempête et les courans entraînent sur ces bords.

Autant la première de ces îles, car ce sont bien deux îles contiguës, est arrosée, autant l'autre est dépourvue d'eau douce. Découverte sur presque toute son étendue et sans montagnes, les colons de la Grande Terre sont réduits pour eux, leurs nègres et

(1) Collines ou coteaux.

leurs bestiaux , à retenir l'eau pluviale dans des mares vastes , mais peu profondes , ou dans des jarres et autres vases. Cette eau est la seule qui serve à leur boisson et aux besoins du ménage : les puits n'en donnent que de très-saumâtre.

La beauté du ciel , la situation de l'île au vent de l'Archipel , son peu d'étendue , le défaut de pitons couronnés d'arbres , le peu d'élévation du sol , sont autant de causes qui rendent cette partie du globe exposée à la plus grande sécheresse. Que de fois , nouveaux Tantales , voyons-nous des nuages dont la masse suffirait à nos besoins , passer sur nos têtes pour aller s'arrêter et fondre sur les monts chevelus de la Guadeloupe ! Dans ces momens de détresse , d'autant plus difficile à supporter qu'elle coïncide avec la plus forte chaleur , les bestiaux , et l'homme lui-même , en sont réduits à se disputer le fonds vaseux d'une mare où ils puisent avec un soulagement momentané le germe de désastreuses maladies. On pourrait , il est vrai , éloigner ces douloureuses privations en donnant aux mares plus de profondeur et moins d'étendue , ce qui diminuerait considérablement l'évaporation ; mais la nature du sol s'y oppose , la couche de terre argileuse n'étant pas très profonde , on arriverait à un tuf très-poreux , et dès-lors toute l'eau serait absorbée.

Des contrées que le soleil visite perpendiculairement deux fois l'année (1) ne connaissent point les frimats ; l'hiver n'y attriste pas la nature ; la terre en tout temps voit sortir de son sein fécond les plantes dont on lui confie la semence ; la sève , que rien n'arrête dans ses canaux , fournit à une abondante végétation ; tout naît , croît et fructifie sans cesse ; les feuilles , dont la chute dépare nos campagnes , s'y renouvellent sans interruption , et si quelques arbres s'en dépouillent en entier , c'est pour se couvrir de fleurs et de fruits , et par une exception toute particulière (2). Faut-il s'en étonner ? La chaleur moyenne de la Guadeloupe est de 21 degrés.

(1) Le 5 mai et le 7 août.

(2) Le moubain , spondias de Linn. ; le fromager , bonbax (Linn.) sont de ce nombre.

thermomètre de Réaumur, qui, placé à l'ombre et isolé, oscille durant toute l'année du 15.^e au 25.^e degré, et qui exposé au soleil s'élève au 35.^e, au 40.^e et 44.^e degré, où je l'ai vu arriver en août 1820.

La division de l'année en quatre saisons n'est point applicable à ce climat; on n'y en connaît que deux, l'une plus chaude, qui commence le 20 mars et se termine le 22 septembre; l'autre plus tempérée, qui comprend le reste de l'année, époque où le soleil passe, en apparence, dans l'hémisphère austral.

Une autre division à mon avis plus médicale, mais plus variable, est celle qui se tire de l'absence ou de l'abondance des pluies. La saison pluvieuse, plus ou moins hâtive et d'une durée qui n'est pas égale tous les ans, correspond généralement à celle de la plus forte chaleur: c'est celle de l'hivernage. La saison sèche est surtout bien marquée en janvier, février, mars, avril et mai, et correspond assez bien à la saison tempérée de notre première division; mais, comme nous l'avons déjà observé, celles-ci ne sont rien moins qu'invariables et souffrent parfois des modifications sensibles; ainsi voit-on des hivernages sans pluies et des carêmes extrêmement pluvieux.

Si les colons de la Grande Terre sont exposés à sentir la privation de l'eau, qu'on ne se persuade pas que celle qui tombe du Ciel, pour être parfois rare, en soit durant l'année moins abondante qu'ailleurs; l'erreur serait fort grande, car elle tombe par torrent, et dans une seule journée pluvieuse aux Antilles, la terre reçoit souvent plus d'eau qu'il n'en tombe dans certaines contrées d'Europe pendant huit jours de pluie constante (1). Ce n'est pas non plus une raison pour que l'air y soit plus sec, on sait qu'il l'est d'autant moins qu'on s'approche davantage de l'équateur; et, en effet, nulle part les métaux ne se rouillent plus promptement,

(1) Les observations hygrométriques portent la quantité d'eau qui tombe à 70 ou 80 pouces et plus; on en a obtenu 110 à 112 à St.-Domingue dans l'espace d'un an. *Dict. des Sc. méd.*, t. XVIII, p. 168.

nulle part les viandes ne se décomposent plus vite et les insectes ne se multiplient autant. Tels sont les effets de la chaleur humide qui règne toute l'année, mais plus particulièrement durant l'hivernage, cette saison des ouragans pendant laquelle tous les corps semblent saturés d'eau, où quelques heures de pluie suffisent pour faire déborder les mares et emplir les ravines jusque-là desséchées. J'ai vu l'eau pluviale, même dans la plaine, entraîner en tombant la terre que le laborieux colon avait ameublie par tant et de si pénibles travaux, et avec elle les engrais, les semences et les plants. La pluie, dans cette saison si justement redoutée, tombe avec un fracas épouvantable en raison de sa masse et de la force du vent qui l'accompagne; la toiture, les portes, les fenêtres, l'enceinte des maisons, généralement construites en bois, sont parfois des barrières peu sûres, l'eau coule et pénètre partout; heureux le cultivateur, s'il n'a pas à redouter alors ces coups de vent affreux qui peuvent en un moment lui ravir la fortune et la vie! Mais un rayon de cet astre qui féconde et entretient la vie perce les nuages, un autre lui succède, il se montre bientôt dans tout son éclat; Borée suspend son souffle, les nuages lourds et bas restent suspendus immobiles, la chaleur est accablante, et de toute part s'élèvent des vapeurs qui vont grossir des météores dont la résolution ramènera la pluie, et avec elle l'état de l'atmosphère qui vient d'être décrit. Telle est la saison pluvieuse.

La longueur des nuits, dont les plus courtes sont de onze heures (1), n'est pas étrangère à la condensation des vapeurs qui ont été volatilisées durant la journée; et une circonstance qu'il ne faut pas négliger, c'est que les vents alisés nous quittent, ou du moins se calment beaucoup, après le coucher du soleil; de là, ces rosées abondantes et cette humidité qui favorise, il est vrai, la végétation, mais qui abat les forces et affaiblit la contractilité chez l'homme et les animaux d'espèce voisine.

En mentionnant les causes qui concourent à rafraîchir l'atmos-

(1) Je ne tiens pas compte des crépuscules, d'ailleurs très-courts.

phère des Antilles et à en rendre le séjour supportable, nous ne devons pas oublier de parler des vents qui, de quelque côté qu'ils viennent, nous apportent une agréable fraîcheur. Les vents alisés, vents d'est, à quelques variations près, arrivent de l'Afrique et se dépouillent, en traversant l'Océan, du calorique dont ils s'étaient imprégnés sur les sables brûlans de ce vaste continent. Le vent d'ouest est rare, et nous amène des pluies ainsi que celui du sud; elles sont abondantes avec celui-là, continues avec celui-ci. Le vent du nord n'est pas fréquent, mais froid, nuisible et redouté par les colons. Le vent d'est est de toutes les saisons et presque constant; celui qui vient du nord ne se montre guère qu'aux approches de la Noël et durant le mois de janvier; les deux autres paraissent en toute saison et particulièrement lorsque le temps est orageux.

Le sol de la Grande Terre est composé d'un massif de calcaire testacé madréporite, recouvert d'une couche de tuf plus ou moins compacte, et d'une épaisseur variable selon les localités, sur laquelle on trouve, principalement dans les bas fonds, de l'argile sous-jacente à la terre végétale qui n'est généralement que de quelques pouces d'épaisseur et au plus d'un pied.

Des savanes privées de l'émail des fleurs, de vastes champs de cannes à sucre, des jardins à nègre où croissent le manihoc (1), l'igname (2) et la patate (3), des bouquets de bois à haute futaie et plus souvent des taillis, des habitations groupées en forme de hameau au centre duquel un moulin à vent tient lieu de clocher, tel est l'aspect que présente presque toute la Grande Terre. Elle a quelques bois de construction; elle en posséda beaucoup de ceux dits incorruptibles, aujourd'hui très-rares. Ses fruits sont la sapotille, le mango, l'abricot, la pomme cannelle, la pomme liane et celle d'acajou, l'orange, le citron, la goyave, le mombin, le coco,

(1) *Jatropha manihot.* (Linn).

(2) Racine d'un volume variable depuis la grosseur du poing jusqu'à celui de la tête et plus.

(3) Autre racine bonne à manger.

la pomme rose, la grenade, le corosol, la banane et la figue du même nom. Les légumes sont ceux d'Europe qu'on y a naturalisés et qui, pour la plupart, y sont aussi beaux que dans leur pays natal. On y mange le chou ou cœur du palmiste et du cocotier ; mais la saveur de l'un et de l'autre, il faut l'avouer, ne dédommage pas, quelque agréable qu'elle soit, de la perte d'un arbre qui fait le plus bel ornement des campagnes.

Description rapide du quartier du Petit Canal.

La Grande Terre, avons-nous dit, et plus particulièrement le quartier du canal qui en fait partie, est borné à l'est par une côte élevée et inaccessible, excepté sur quelques points éloignés entre eux, où elle forme de petites anses : de là, le sol s'incline insensiblement à l'ouest, où il est borné par une vaste baie peu profonde et vaseuse : la partie du quartier qui en est baignée est basse et marécageuse, et n'est élevée que d'un ou deux pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est sur un de ces points que se trouve la partie basse du bourg, assise sur un terrain mouvant, en partie conquis sur la mer, et dans le milieu duquel s'avance un canal bourbeux et infect, dont une partie du fond reste à nu deux fois le jour dans les basses marées. La partie élevée du bourg, ainsi que l'église, occupent un morne de dix à douze toises au-dessus du niveau de la mer. Ce morne n'est qu'un point saillant d'un rideau, qui, par ses irréguliers contours, cerne la partie basse et marécageuse du quartier ; en sorte qu'au premier aspect, le géographe le divise en deux portions bien dissimilables entre elles : la première, plus élevée, dépourvue d'eau courante, sans cesse balayée par les vents, présente l'image d'une plaine irrégulièrement coupée par de petites collines tapissées d'un gazon toujours vert, et offre un tableau animé par de nombreuses habitations, des plantations riches et soignées, des arbres toujours verts, parmi lesquels se distinguent les palmistes, ces belles colonnes végétales couronnées d'un si beau bouquet ; là, on entend les nègres s'exciter au travail par des sons harmonieux, sous les yeux d'un maître qui les soigne et dont ils sont aimés.

La portion marécageuse offre avec cette dernière un contraste frappant : peu propre à la culture , à cause de la grande quantité d'eau saumâtre qui l'abreuve , elle a besoin , pour être fertilisée , de saignées profondes et rapprochées ; son sol mobile et tourbeux cède au poids du corps ; il semble n'être formé que par le détrit^{us} des plantes dont les générations se sont succédées , et par les racines de celles qui existent ou qui viennent de périr. Abandonnés faute de bras , ces lieux sont couverts d'une végétation fongueuse et toujours nouvelle ; là , les herbes coupantes , retraite assurée pour les crabes , flottent au gré des vents et imitent assez bien les ondulations de nos riantes moissons d'Europe ; plus loin , le mangla , le maho , le palétuvier et le génipa , que des lianes de toute espèce enlacent de leurs mille bras , forment des forêts impénétrables ; les rayons du soleil percent difficilement jusqu'à terre ; le silence de ces contrées n'est troublé que par les coups réitérés de la hache et le bruit métallique et cadencé de l'invisible machoquet (1) ; la nuit y brave les pâles rayons de la lune , et ne cède qu'aux traits de lumière vive et passagère de la mouche à feu (2).

Le rideau dont nous avons parlé , abrite cette portion du quartier derrière laquelle les moustiques (3) par nuées peuvent braver le vent d'est et les rayons du soleil levant. Ici , les lieux où l'homme s'est établi pour le commerce ou pour la pêche sont généralement découverts et balayés par des courans d'air qui , arrivant à la faveur des coulées , entraînent avec les miasmes ces insectes importuns ; mais , comme nous l'avons dit plus haut , le soir , la nuit et le matin , la brise mollissant , il reste en proie à tous les inconvéniens d'un pareil séjour , il est forcé de s'entourer d'un nuage de fumée pour éloigner les moustiques , dont la piqure est un supplice , un véritable fléau.

(1) L'expression d'invisible veut dire qui se cache et non qui ne peut pas être aperçu : le machoquet est une espèce de grillon.

(2) Sorte d'insecte coléoptère qui a la propriété de darder , durant la nuit , la lumière qu'il a absorbée durant le jour.

(3) Petite mouche presque imperceptible.

La portion élevée du quartier du Petit-Canal, très bien exposée, serait, par sa situation au vent de toute terre, à l'abri de toute influence marécageuse, si le besoin de recueillir de l'eau pluviale n'avait forcé les colons à creuser des mares où les besoins domestiques l'exigent, et si, de l'abondance des pluies et de la configuration du sol, il n'en résultait pas de toutes naturelles. Ces mares, ou naturelles, ou fouillées, se remplissent et débordent durant la saison pluvieuse : innocentes alors, la partie cultivée du quartier, j'entends celle que le soc et la bêche ont récemment mis à nu, et où se décomposent les substances végétales et animales qui servent d'engrais, fait du quartier et de la colonie entière un vaste foyer d'infection. Plus tard, les champs privés d'humidité s'assainissent, il est vrai ; mais les mares généralement placées dans le voisinage des habitations, et souvent à l'est de celles-ci, perdent en proportion de leurs eaux, qui, en se retirant, laissent à nu un fond vaseux, dont la fétidité décèle suffisamment sa nature délétère. Les parcs souvent resserrés et clos de murailles, qu'on nettoie seulement trois ou quatre fois l'année, et qui sont placés dans des lieux bas, où l'humidité du sol, entretenue par l'abord plus facile des eaux, favorise la décomposition des substances végétales et animales qu'on y projette plusieurs fois le jour, sont autant de foyers d'infection qui se multiplient sur un plateau qui, par son peu d'étendue, sa situation entre les tropiques et au sein de l'océan, est nécessairement très-humide et très-chaud. Toutefois, il n'est pas de comparaison à établir entre le degré de salubrité de la portion élevée du quartier et de la portion basse : les habitants de la première n'éprouvent qu'à un moindre degré les effets des émanations marécageuses auxquelles ceux de la dernière sont constamment en proie.

Cette division, qui pourrait suffire au géographe, laisse beaucoup trop à désirer au médecin, pour que je n'en établisse pas une troisième, qui se composera des habitations les plus voisines de la partie basse. Ce que nous dirons de l'action des effluves marécageux sur la santé, sur la production et la modification des maladies, est d'un effet plus constant et plus supportable chez les habitants de la partie humide, plus rare

mais plus terrible sur ceux de la zone mitoyenne; et ceux, enfin, qui occupent la portion la plus élevée du quartier, s'en trouvent le moins sérieusement et le plus rarement affectés. Leur constitution en est même sensiblement modifiée : celle des premiers est lâche et molle, ils sont enclins à l'œdème, aux affections herpétiques opiniâtres, aux érysipèles, aux anthrax, aux charbons, aux catarrhes chroniques, aux maladies de la lymphe, aux fièvres intermittentes et aux engorgemens des viscères abdominaux qui en forment comme le cortège. Les habitans de la région élevée jouissent d'une meilleure santé; leur teint est moins pâle et parfois animé, la peau plus sèche, les muscles plus forts et plus prononcés; il en est peu qui portent des engorgemens du foie et de la rate, ils sont plus disposés aux affections phlogistiques; les fièvres intermittentes, qu'on est obligé d'arrêter par l'administration prompte du quinquina, sont leurs seules maladies habituelles; le délire, les congestions sanguines, les hémorrhagies actives, et généralement tous les symptômes qui décèlent une vive excitation de l'organisme, sont plus particulièrement leur partage. Ceux, enfin, qui occupent la région mitoyenne, ont leur part des affections morbides des premiers, sans jouir des avantages des seconds.

Si ces démarcations sont vraies en général, on est forcé toutefois de convenir que le genre de vie, la nature et l'espèce des alimens et des boissons, les travaux journaliers et les professions auxquels on se livre, l'indigence et la pauvreté qui nous donnent ou refusent les douceurs de la vie, l'exposition des habitations, amènent des modifications nombreuses, mais individuelles, dont on n'exigera pas que nous tenions compte dans un travail aussi concis que doit l'être une dissertation inaugurale.

La classe aisée et riche use, à peu de chose près, des mêmes alimens que les habitans de l'Europe, et comme ceux de nos côtes maritimes, ils mangent beaucoup de poisson, des substances salées, telles que bœuf et morue, peu de pain, auquel même par goût ils substituent la farine de manioc, la banane, l'igname, la patate et parfois le fruit de l'arbre à pain, substances qui produisent

généralement des aigreurs et des flatuosités; aussi, pour obvier à cet inconvénient et pour raviver le ton de l'estomac trop souvent énérvé, font-ils usage d'une cuisine fortement pimentée, de vins généreux et de liqueurs fortes.

La classe moins aisée à laquelle nous associerons les nègres, fait sa principale nourriture de mets salés et du journalier calalou (1), parfois du poisson, des crabes, d'un peu de viande fraîche; elle a pour pain, comme les blancs, la farine de manioc, les patates, ignomes et bananes; ils font également usage des liqueurs fortes qu'ils aiment beaucoup, et se nourrissent en partie, durant la récolte, de sucre, de cannes et de vesou.

Les vêtements des premiers sont ceux des Européens; il est même remarquable qu'encore que les colons vivent sous un ciel brûlant; ils ont adopté des vêtements de laine et n'ont qu'à se louer d'en avoir contracté l'habitude; les nègres sont vêtus de tissus de toile et de coton, et d'une casaque de drap (2).

Les habitations des planteurs et des personnes aisées sont presque toutes construites en bois, comme moins propres à conserver l'humidité, elles sont très-bien percées et sans cesse traversées par des courans d'air. Les cases à nègre, habituellement placées sur des mornes, sont construites en bois ou en maçonnerie indistinctement, couvertes en paille de canne et divisées en deux chambres; ils couchent dans l'une et font le ménage dans l'autre. Il est rare de ne pas trouver du feu dans celles-ci, car le nègre se chauffe volontiers et la douce chaleur qui se répand dans sa case, sert utilement à corriger l'humide fraîcheur des nuits, et à le préserver des maladies qu'elle détermine.

Le créole est actif et lent tour-à-tour; la culture, la chasse, la pêche, l'équitation, sont les exercices journaliers auxquels il se livre suivant son rang et sa fortune; la danse transporte toutes les classes.

(1) Sorte de brouet fait avec des plantes mucilagineuses et addition de piment.

(2) Ils travaillent ordinairement le buste nu.

§. I I.

Considérations générales sur les maladies qui se développent sous l'influence du climat dont nous venons d'offrir l'esquisse.

La chaleur est un des agens les plus puissans qui servent à modifier la constitution de l'homme sous les tropiques; il nous suffirait pour démontrer bien clairement ce principe, d'analyser les changemens qu'elle amène chez les peuples de la zone tempérée durant l'été; nous estimerions les progrès de son action journalière, en voyant la circulation s'accélérer, les tissus s'épanouir, le réseau capillaire se dilater, les sécrétions cutanées fournir d'abondans produits, la sensibilité nerveuse s'accroître, les forces musculaires diminuer, l'appareil digestif ainsi que tous les organes splanchniques perdre de leur énergie, à l'exception du foie dont les fonctions se trouvent activées ou par l'action stimulante du calorique, ou peut-être par une prédominance du système veineux sur le système artériel. La sécrétion du sperme est dans ce même cas, à cause sans doute de la mobilité nerveuse sous la dépendance de laquelle se trouve l'appareil reproducteur.

Ces modifications, si sensibles en Europe, le sont d'autant plus qu'on s'approche davantage de la ligne, où l'action prolongée d'une forte chaleur imprime à la constitution des caractères si profonds et si saillans, qu'elle donne aux habitans des contrées équatoriales des mœurs, des tempéramens et des maladies qui leur sont propres. Ces changemens, qui sont lents et progressifs si la santé se soutient, sont des plus prompts si l'individu fait une maladie, pour peu qu'elle soit grave; il en conserve alors les traces indélébiles; la convalescence le laisse avec tous les attributs qui constituent le véritable colon: fraîcheur, coloris, embonpoint, tout a disparu, son teint se hâle, ses membres se carrent, et en échange il a gagné d'être plus en harmonie avec les influences locales et d'en être à l'avenir moins vivement affecté. Il suffit, au reste, de considérer

que les peuples les plus septentrionaux, comme ceux qui vivent sous la zone torride, sont, à certaines époques de l'année, soumis aux mêmes degrés de température, pour se convaincre que c'est par sa durée d'action plus que par son intensité que la chaleur agit sur leur constitution. C'est elle qui en fait des êtres faibles, pâles, secs, bilieux, doux, sociables, d'une mobilité extrême, enclins à tous les plaisirs et livrés à toutes les passions.

Mais la chaleur extrême n'est pas, nous l'avons dit, la seule cause de destruction contre laquelle le colon ait à lutter : vivant presque habituellement au sein d'émanations marécageuses, il respire, il absorbe, il digère en quelque sorte le poison qui l'environne. Joignons à ces causes de destruction, des abus sans nombre dans le régime alimentaire, des nuits très-fraîches alternant avec des jours embrasés, l'air restant toujours humide, des jouissances dont on abuse d'autant plus qu'on y est plus disposé et qu'il en coûte moins pour se les procurer ; et nous aurons mentionné les principales causes des maladies qui moissonnent les colons et presque indiqué leur nature. De ce nombre sont plusieurs exanthèmes dont il a été question plus haut ; toutes les affections des voies gastriques, telles que l'anorexie, les indigestions, les surcharges de saburre ou de bile, les gastrites, les entérites, les coliques bilieuses, les maladies du foie, celles de la rate, les hydropisies qui en forment comme le complément ; les affections de l'appareil respiratoire, dont les plus fréquentes sont, les catarrhes aigus et chroniques, l'hydrothorax, l'hydropéricarde, les pleurésies et péripneumonies dites bilieuses ; de là celles de l'appareil sensitif, telles que les névroses de l'estomac, les convulsions, l'épilepsie, les spasmes divers, le trismus, le tétanos et ses modifications ; de là proviennent des parturitions faciles mais trop souvent suivies des pertes utérines, des avortemens fréquens, des chutes de matrice, des hernies de toute espèce qui rarement nécessitent l'opération, celles dites par engouement pas plus que les autres.

On ne s'attend pas que nous nous arrêtions à chacune des nombreuses divisions de ce cadre nosologique, afin de faire remarquer

quelles modifications impriment à toutes les maladies les causes diverses que nous avons énumérées. Cette tâche dépasserait nos moyens et ne pourrait d'ailleurs être remplie dans un essai tel que celui-ci; nous prions qu'il nous soit permis d'y suppléer par quelques considérations générales applicables à toutes ou du moins au plus grand nombre, et s'il nous arrive de descendre dans des réflexions de détail, ce ne sera qu'à l'occasion de quelques maladies qui, sous le double rapport de leur gravité et de leur fréquence, nous auront paru exiger une exception de notre part.

1.^o Toutes les maladies aiguës parcourent leurs périodes avec une rapidité qui étonne le médecin qui vient exercer dans la Colonie; quelle que soit leur terminaison, il en est peu qui arrivent au troisième ou quatrième septénaire; beaucoup ne dépassent pas le second, et le plus grand nombre se jugent durant le premier. J'ai été d'autant plus frappé de cette remarque, qu'ayant cherché par avance à fixer mes idées sur les maladies du climat sous lequel je devais vivre et exercer la médecine, j'avais jugé, qu'ainsi que les individus, elles m'offriraient un caractère dominant de faiblesse; mais l'expérience de tous les jours me confirma ce qui avait déjà été reconnu, que la réaction la plus vive de la part du principe vital, les spasmes, les contractions tétaniques, les convulsions de toute espèce s'alliaient avec la plus grande faiblesse.

2.^o Autant cette réaction est vive, autant elle est passagère chez la plupart des malades, on pourrait presque dire que chez certains elle n'est que de quelques instans; les sujets les plus jeunes, les plus fortement constitués, l'Européen nouvellement débarqué sont trop souvent dans cette dernière catégorie (1); en sorte que cette vive réaction des forces qui donne aux maladies, à leur début du moins, un caractère saillant d'inflammation, ne peut fournir la

(1) Quelquefois l'âge, la constitution du malade, le genre d'affection, nous ont fait croire à l'oppression des forces; cette idée nous a fait employer la méthode anti-phlogistique sans que nous ayons eu à nous en louer. L'aurions-nous employée trop tard ou avec trop de timidité?

matière d'une indication. Voudrait-on en effet, comme en d'autres climats, juguler, comme on dit, la maladie par une ou plusieurs saignées abondantes; la mort, et une mort prompte serait la conséquence inévitable d'une pareille témérité: les forces réelles étant moindres chez les habitans de la torride, le médecin doit les diminuer beaucoup moins, et en conserver assez au malade pour fournir à sa maladie et arriver à la convalescence.

3.^o Les affections inflammatoires, et parmi elles celles qui s'établissent dans un organe parenchymateux, le poumon, par exemple, sont les seules qui demandent impérieusement des évacuations sanguines à l'aide de la lancette; et tel est le précepte, que rarement la saignée peut être réitérée sans faire courir le risque de voir des accidens graves succéder à un soulagement momentané, qu'elle doit être abondante, pratiquée par une large ouverture, sur un gros vaisseau, et le plus près possible du début de la maladie. J'ai vu divers pneumoniques, chez lesquels, suivant une méthode contraire, on rouvrait la veine autant de fois que la gêne de la respiration et autres symptômes analogues semblaient l'indiquer, périr sans qu'on eût pu dompter l'inflammation locale, quelque affaibli qu'eût été le malade. Dans les inflammations des membranes séreuses, dont la pleurésie nous servira d'exemple, rarement la phlébotomie est indiquée, et si on croit devoir se la permettre, c'est toujours en se conformant au précepte ci-dessus énoncé; plus souvent on a à se louer des saignées locales à l'aide des sangsues, et sur-tout des ventouses scarifiées auxquelles on fait succéder l'application des épispastiques vésicans. Un régime tempérant, des boissons abondantes tièdes et émollientes pour les uns, froides ou acidulées pour les autres, des sangsues, des fumigations, des fomentations, des bains, quelques anti-spasmodiques suffisent dans presque tous les autres cas pour user l'irritation vive et passagère qui signale le début de presque toutes les maladies.

4.^o Une méthode de traitement purement expectante serait également pernicieuse, car le malade trouverait la mort dans cette expansion vicieuse des forces, ou serait victime des désordres dont

elle deviendrait la cause, comme par exemple des congestions cérébrales, thoraciques ou abdominales; l'indication est donc pressante, le moment court; il faut tenir un juste milieu, agir, mais ni trop ni trop peu. Dans ces circonstances difficiles, heureux le médecin qui connaît le tempérament de ses malades, les affections qui leur sont ordinaires et celles qu'ils peuvent tenir de leurs pères!

5.^o Une observation non moins importante qui résulte de l'expérience et à laquelle la raison ne répugne pas, c'est l'association fréquente, quelque soit l'âge des malades, d'une inflammation locale avec une débilité générale portée parfois jusqu'à l'extrême; alors on peut, il est vrai, signaler quelques symptômes non équivoques d'inflammation, mais seulement pendant peu de temps; plus tard, l'inflammation passe à l'état chronique et même inaperçu, et la mort est le résultat d'une désorganisation souvent imprévue.

6.^o Une remarque qui se lie à la précédente est celle-ci: plus les forces organiques sont usées chez un individu, plus une phlegmasie qui se déclare est opiniâtre, plus la guérison est difficile et le danger grand; la difficulté d'agir sur l'organe malade sans recourir à des moyens qui diminuent ce qui reste de forces générales, la presque impossibilité d'exciter des mouvemens sympathiques dans un corps déjà usé, tout s'oppose à ce qu'on puisse triompher de ces congestions locales. C'est aussi de cette centralisation vicieuse de tout effort organique sur un ou plusieurs organes, que j'ai pu me rendre raison de la faiblesse générale dans laquelle tombent promptement quelques jeunes sujets.

7.^o Imbu de la doctrine des crises, leur irrégularité et l'infidélité des jours décrétoires ont dû me frapper; j'ai cherché les premières de bonne foi, j'ai observé attentivement ce que devaient me faire craindre ou espérer les derniers, et n'ai jamais été pleinement satisfait. Est-ce la faute de l'observateur, celle d'une médication trop hâtive, du régime et autres causes de cette nature? Je l'ignore; je dis ce que j'ai vu.

8.^o Les affections chroniques sont très-communes dans le quartier du Petit Canal, et s'observent plus particulièrement chez les habi-

tans de la partie basse et humide. Exposés dès leur naissance à l'influence permanente de certains agens délétères, ils y deviennent moins sensibles; leur action sur eux, lente et par là même supportable, travaille et modifie la constitution, fait naître des affections légères d'abord, lentes dans leurs progrès, mais plus sûrement mortelles quand elles affectent un organe essentiel à la vie. Ainsi, pour en fournir des exemples : 1.^o l'effet alternatif de la chaleur du jour et de la fraîcheur humide des nuits, qui augmente et diminue tour-à-tour la sécrétion de l'humeur perspirable, doit agir directement sur la peau et sympathiquement sur l'appareil digestif et respiratoire, les irriter, exalter lentement leurs propriétés vitales, et préparer à la longue ces affections chroniques qui font à la fois le désespoir des médecins et le tourment des malades. 2.^o L'action permanente des miasmes marécageux, chez les sujets doués de peu d'énergie vitale, ne produit pas seulement des fièvres aiguës, mais agissant sourdement, elle détermine des fièvres lentes qui font naître et croître des engorgemens du foie, de la rate et des glandes mésentériques, contre lesquels l'art se montre impuissant s'il n'est aidé par la translation du malade dans un air plus sain, et même dans un autre climat : ce n'est pas autrement que se produisent ces inflammations chroniques d'où naissent des diarrhées et des dysenteries interminables. Les mêmes causes, entretenant la laxité des tissus, perpétuent les ulcères et en rendent la cure difficile, soit par la végétation constante des bourgeons charnus, pâles et fongueux qui en couvrent la surface, soit par l'abord constant des fluides qui en provoquent les callosités, en éraillent les bords et rompent la cicatrice quand on a eu le bonheur de l'obtenir; aussi la compression est-elle le moyen le plus efficace, soit pour amener, soit pour assurer la guérison.

9.^o Par une sorte de compensation les plaies simples se guérissent avec la plus grande facilité. Nulle part la chirurgie n'offre de plus brillans résultats; les plus grandes opérations sont rarement suivies d'accidens; souvent il n'y a pas même de fièvre traumatique. Dans deux cas d'amputation de la jambe que je pratiquai, l'une pour

cause d'une carie de l'extrémité inférieure de ses deux os ; la seconde pour un diastasis affreux de l'articulation tibio-astragaliène , je n'ai presque pas vu de fièvre survenir. L'opération du trépan pratiquée chez un enfant de trois ans , sur lequel une portion du pariétal droit et de la partie correspondante du coronal avaient été fracturés et enfoncés par un coup de pied de cheval , fit cesser les convulsions et la fièvre. Deux plaies pénétrantes de l'abdomen , l'une produite par un fragment de bouteille qui avait divisé la ligne blanche entre l'appendice xyphoïde et l'ombilic dans l'étendue d'un pouce , et fourni passage à une portion d'épiploon déjà boursoufflée , rouge , étranglée ; l'autre qui fut le résultat de trois coups de canif portés dans le creux de l'estomac , et qui avaient amené les symptômes nerveux les plus graves , n'offrirent plus aucun danger huit heures après la réduction dans le premier cas , et les débridemens qu'exigea le second. Une opération d'hystérotomie que je pratiquai le sixième jour d'un travail opiniâtre , et lorsque déjà le point de la matrice contre lequel appuyait le sommet de la tête de l'enfant était d'un rouge brun , ne fut suivi de rien de fâcheux (1).

10.^o Parmi les diverses méthodes générales de traitement qui tour-à-tour ont prévalu , celle qu'on nomme évacuante , appliquée avec discernement , m'a paru mériter d'être choisie dans le plus grand nombre de maladies : j'en excepte les fièvres intermittentes dont je vais m'occuper bientôt d'une manière spéciale. C'est plus particulièrement dans la classe ouvrière , et parmi les nègres , qu'on peut se promettre d'en obtenir les plus heureux résultats ; et en effet , chez les uns comme chez les autres , les maladies les plus communes sont des embarras gastriques auxquels les disposent soit leur genre de vie , soit la nature de leurs alimens. Cette méthode de traitement convient aussi aux personnes aisées qui ont la fibre molle et abreuvée de suc lymphatiques , à celles qui sont travaillées

(1) Cédant au désir de donner connaissance de ce cas , et pour ne pas entraver le cours de ma narration , j'en renverrai l'observation à la fin de cet Essai.

par des engorgemens des viscères abdominaux, des catarrhes humides, d'œdème, etc. : les enfans s'en trouvent bien ainsi que les vieillards ; ces derniers sont les seuls pour lesquels la prééminence des vomitifs sur les purgatifs puisse être contestée. Les drastiques, toujours considérés dans leur emploi d'une manière générale, sont plus efficaces que les minoratifs. L'abus qu'on a fait naguères, et qu'on fait peut-être encore du remède de Leroi, a rendu évidente cette proposition. Il est incontestable que beaucoup d'individus s'étant mis à l'usage de ce moyen empirique, un grand nombre en ont éprouvé un soulagement marqué. Quelques-uns lui doivent une guérison radicale, qu'une confiance aveugle, il est vrai, accrue par les premiers succès, ne tardera pas à détruire, en provoquant des abus dont on ne peut calculer les malheureuses suites. L'emploi de ce moyen si funeste à tant d'autres a confirmé, en outre, que la forme de teinture est celle sous laquelle les purgatifs produisent le plus d'évacuations sans amener autant de faiblesse. Enfin, effrayé du nombre des doses de ce remède qu'avaient prises certaines personnes, je n'ai pu m'empêcher de penser que les drastiques n'apportent pas aussi souvent et aussi sûrement l'inflammation de la muqueuse gastrique et intestinale que le craignent certains praticiens.

§. III.

Des fièvres intermittentes en particulier.

La fièvre intermittente, endémique à la Grande Terre et souvent épidémique, est, dans son état de plus grande simplicité, une affection du système nerveux dont nous ignorons la cause prochaine, et qui, comme tant d'autres, n'est appréciable que par les phénomènes qu'elle provoque. On la considère communément sous deux états différens, savoir, celui de simplicité et celui de complication. J'ai cru dans ma pratique devoir la diviser en simple ou purement nerveuse, en composée lorsqu'elle est réunie à une autre fièvre et en compliquée.

Comme simple ou purement nerveuse, elle peut être légère ou grave. Dans cette dernière division se trouve l'intermittente que les auteurs nomment ataxique, et que je considère comme le degré d'intensité le plus grand que puisse atteindre cette fièvre à son état de simplicité, comme à celui de complication, de telle sorte que dans la fièvre intermittente je ne vois que degrés divers, qu'une cause, qu'un remède et qu'une maladie. Plusieurs réflexions m'ont amené à cette opinion, les voici: 1.^o L'intermittente ataxique double-tierce n'a qu'un accès pernicieux sur deux: c'est le plus fréquemment le troisième, cinquième, etc. Si donc l'ataxie est une vraie complication, un être existant par lui-même, les accès qui reviennent les premier, troisième, cinquième, septième jours, formeraient une fièvre étrangère à celle formée des accès qui paraissent les second, quatrième et sixième jours. Mais comment expliquer alors les transmutations si fréquentes des types tierces et double-tierces entr'eux? 2.^o Si l'ataxie n'est pas une modification de la fièvre, comment, lorsque par une circonstance quelconque, le quinquina n'ayant pu être donné à assez forte dose dans l'intermittence, agit-il uniquement sur le symptôme pernicieux, laissant subsister tous les autres jusqu'à ce que de nouvelles doses, ajoutées aux premières, les fassent disparaître complètement? 3.^o Lorsque je vois sous le même toit des enfans nés du même père et de la même mère, à peu près du même âge, frappés de la même épidémie, avoir des paroxysmes égaux pour leur durée et le temps où ils paraissent, mais l'un avec des symptômes ataxiques, tandis que l'autre en est exempt, se rétablir aussi promptement et par le même moyen; je dis qu'ils ont été pris de la même maladie, seulement qu'elle a été plus grave chez l'un que chez l'autre; que l'impression et la modification qu'a éprouvées le système nerveux chez eux, directement ou sympathiquement, de la part de la cause morbifique, n'a pas été la même à cause du degré différent de la sensibilité propre à chacun; et en effet, on voit dans la même famille des enfans dont toutes les fièvres intermittentes sont accompagnées de symptômes ataxiques, et d'autres qui n'en offrent jamais, quoique soumis aux mêmes influences et frappés de la même épidémie.

Le type le plus fréquent est celui de double-tierce ; le tierce l'est moins , et se convertit presque toujours en double-tierce au deuxième ou troisième accès ; le quarte et ses multiples sont plus rares ; le quotidien semblerait , au premier abord , s'observer plus souvent qu'il n'existe en effet , et que ne le démontre un examen sévère. Si on entend par fièvre intermittente quotidienne celle qui se compose d'accès à peu près égaux , revenant tous les jours après une apyrexie égale , j'avoue qu'on en compterait un grand nombre ; mais diverses raisons me les font ranger dans ma pratique parmi les double-tierces , voici pourquoi : 1.^o le malade est toujours plus souffrant les jours impairs ; 2.^o s'il paraît à l'improviste quelque accident fâcheux , c'est durant ces mêmes jours ; 3.^o enfin , il est très rare qu'une fièvre de ce genre ne revête manifestement le type double-tierce vers le troisième ou quatrième accès : de là j'ai conclu que toute la différence consistait dans l'intensité d'action de la cause morbifique ; au reste , quoi qu'il en soit de cette opinion , on convient généralement que le type différent de ces fièvres n'apporte pas de modification notable dans le traitement , but unique du praticien.

La fièvre intermittente simple , lorsqu'elle n'est pas portée à un haut degré d'intensité , offre , à quelques épiphénomènes près , les mêmes symptômes que la suivante ; aussi renverrons-nous à ce qui va être dit à l'occasion de celle qui est composée d'embarras gastrique ou intestinal. Elle est la plus commune , tierce ou double-tierce , et débute par des prodromes qui proviennent de la complication. L'accès arrive brusquement par un frisson plus ou moins vif et long , la peau se crispe , devient rugueuse ; la face est triste et pâle , le malade éprouve des anxiétés , des bâillemens , des pandiculations , etc. , etc. ; le pouls est petit , faible et un peu fréquent ; il survient des vomissemens qui varient suivant les individus , par la facilité avec laquelle ils ont lieu , leur opiniâtreté et la nature des matières rejetées qui sont bilieuses , aqueuses ou muqueuses. Lorsque la fièvre est simple , les vomissemens n'amènent que les boissons ; mais s'ils se soutiennent long-temps et qu'il soient violens , ils provoquent l'issue de la bile contenue dans la vésicule et les canaux

biliaires. Les vomissemens peuvent paraître durant les trois temps de la fièvre indistinctement; chez quelques malades, ils sont remplacés par des selles fréquentes et copieuses, et chez d'autres, il y a un véritable choléra-morbus. Assez souvent les vomissemens manquent dans les premiers accès; mais on peut sûrement les annoncer pour celui qui suivra, si dans l'un d'eux le malade ressent des pandiculations et des nausées: le plus souvent les vomissemens n'accompagnent qu'un accès sur deux, lorsque la fièvre est double-tierce, celui des jours impairs de préférence; l'accès ce jour-là est plus court, menace davantage l'existence du malade, se termine plus franchement que celui des jours pairs qui est plus long, plus faible, mais plus fatigant. L'épigastre est sensible, souvent même douloureux; la plus légère pression sur ce point incommode et provoque le retour des vomissemens, ce dont je me suis convaincu sur divers malades et sur moi-même. Le déplacement dans le lit d'un côté sur l'autre, ou l'érection du tronc suffisent pour les rappeler. Lorsque l'irritabilité de l'estomac est fortement accrue, si le malade s'incline du côté droit il vomit plus opiniâtrément que s'il est couché du côté gauche. Serait-ce par la pression exercée sur les canaux biliaires par le ventricule, ou bien à cause du déplacement de ce dernier que son état de vacuité favorise; ou même ce phénomène tiendrait-il à ces deux causes réunies? La sensibilité de la région épigastrique me paraît uniquement une sensation nerveuse; car les narcotiques, les toniques, les aromatiques appliqués à l'extérieur, les rubéfiants et les vésicans même en triomphent souvent instantanément, tandis que dans le cas d'inflammation ils me paraissent plus propres à l'accroître. Chez quelques malades les vomissemens n'ont de terme que celui de l'accès; chez d'autres, ils paraissent durant la période de la sueur; dans un de ces cas, le léger refroidissement que j'éprouvais en changeant de chemise, les rappelait instantanément.

Dans le moment de la plus grande violence de l'accès la figure est fortement colorée, parfois vultueuse, la langue sèche, blanche ou rouge, la soif vive, même inextinguible (sensation qu'il con-

vient mieux de tromper que de satisfaire), la chaleur est vive et âcre au toucher, la peau sèche, la céphalalgie est opiniâtre, il y a parfois du délire ; chez l'enfant et le vieillard il y a propension au sommeil, aux rêves et un peu d'accablement ; chez les premiers le battement des carotides annonce une direction du sang vers la tête, aussi convient-il de la leur tenir élevée ; le pouls, de concentré et petit qu'il était, devient plus plein et plus fréquent, dur, grand et vite.

A cet état d'excitation vive succède un relâchement général, la peau et la langue s'humectent, le délire cesse, la céphalalgie se calme, la sueur ruisselle, toutes les sécrétions se rétablissent : ce dernier temps est souvent le plus pénible ; quelquefois les défaillances, les syncopes, les convulsions et autres accidens nerveux signalent son début. L'existence pour quelques-uns semble ne tenir à rien, on se sent mourir, effet bien manifeste de l'effort centrifuge qui appelle les propriétés vitales à la périphérie et plonge les organes splanchniques dans une débilité extrême (1).

Il est prudent, chez presque tous les malades, de s'opposer aux progrès de cette fièvre qui deviendrait funeste au plus grand nombre, et qui chez tous donnerait lieu aux engorgemens des viscères abdominaux, et notamment à celui de la rate dont la texture molle et aréolaire dispose si fort à cet état, et dont on voit de nombreux exemples parmi les personnes qui habitent la partie basse du quartier du Petit Canal. Il y a des hommes de couleur et des enfans chez lesquels cet organe refoule en avant les parois abdominales et envahit les quatre cinquièmes de la capacité du ventre.

La gravité des fièvres intermittentes n'est pas toujours apparente,

(1) J'ai, plus que tout autre malade peut-être, senti les derniers symptômes que je signale ici ; ils me rappellent tout ce que je dois de reconnaissance à MM. Andrault, Dupavillon, Girard, Dessource Godefroy et à mon cher et vénéré beau-père, ancien Conseiller au Conseil souverain de la Guadeloupe, pour tous les soins obligeans qu'ils m'ont prodigués.

Le danger, sur-tout chez les enfans, arrive si promptement, saisi tellement à l'improviste, que toujours on doit se prémunir contre un accident fâcheux; mais il faut les redouter sur-tout durant et immédiatement après l'hivernage, lorsque les premières pluies détrempent les bords vaseux des mares et des étangs, ou lorsque le soleil commence à les dessécher. Quelque faibles et innocentes qu'elles paraissent, que le praticien ne s'abandonne pas à une funeste sécurité! Rarement le médecin observateur s'y tromperait, si toujours il jouissait de l'avantage de voir le malade dans les premiers accès: l'état de la face, l'altération de ses traits, celle des forces, du pouls, l'expression des yeux, la nature des déjections et des matières du vomissement, quelque chose en un mot le frapperait et lui donnerait l'éveil sur la gravité de la maladie; mais les distances à franchir, ses occupations toujours nombreuses, quand il inspire de la confiance, le privent de cet avantage. Il arrive le plus souvent quand l'accès est terminé, et trouve son malade avec tous les dehors de la santé, à un peu de pâleur et de faiblesse près. Attendrait-il d'avoir été témoin de l'accès suivant pour prendre une détermination? Mais ne s'exposera-t-il pas à l'être de sa mort? Avouons-le, l'incertitude est telle: l'enfant dévoué à la mort par les accidens qui doivent suivre est si semblable à celui qui doit en être exempt, que chez tous il faut au plus vite recourir au spécifique et l'administrer à dose suffisante pour triompher de la fièvre. Je n'ai obtenu de cette méthode que d'heureux résultats.

Les adultes et les vieillards courent moins de danger; chez eux les intermittentes annoncent leur gravité par la tendance qu'elles ont à devenir continues, par cela même elles éveillent l'attention du malade et du médecin: heureux, si le premier ou ceux qui l'entourent ne perdent pas dans une trompeuse sécurité un temps d'autant plus précieux qu'il est irréparable (1)!

(1) Le Chevalier Roaldès, D. M. M., Chirurgien-major des Gardes-du-corps, tenait le même langage dans un discours prononcé à la Société de Médecine de Toulouse, séance du 7 juillet 1817.

Les dernières fièvres dont nous venons de signaler la gravité sont de véritables intermittentes pernicieuses. Les plus communes de cet ordre qu'on observe dans la Grande Terre, sont les convulsives, les cholériques, les diaphorétiques, les algides, gastralgiques et pleurétiques.

Les convulsives n'affectent guère que les enfans qui rarement en supportent plusieurs accès. Elles sont aussi insidieuses, en ce qu'un accès pernicieux vient fondre à l'improviste et enlever l'enfant sans que rien ait pu mettre en garde contre un pareil malheur : la régularité, la plénitude, l'égalité de l'accès, la crise parfaite qui s'en opère par d'abondantes sueurs, la durée de l'apyrexie durant laquelle l'enfant semble n'être pas malade, tout en un mot conspire pour tromper les parens et le médecin.

Ces fièvres, comme presque toutes les intermittentes des Antilles, de quelque espèce qu'elles soient, s'accompagnent de vomissemens qui répondent généralement au temps de concentration vers l'épigastre, mais qui se prolongent jusqu'à celui de la sueur quand le spasme est très-intense. Comme les vomissemens, les convulsions n'arrivent pas toujours à la même époque de l'accès ; chez les uns, elles en signalent le début, ce sont les plus graves en ce qu'elles se renouvellent et durent jusqu'à la fin, à moins que par des moyens stimulans on ne parvienne à opérer une forte révulsion ; parfois on les voit paraître durant la chaleur, et plus souvent encore au moment où la sueur veut se manifester : celles-ci sont le moins à craindre, en ce qu'on est plus près de la fin de l'accès et que la sueur détermine une détente générale qui rouvre le cœur à l'espérance en ramenant l'apyrexie. Comme les vomissemens, les convulsions n'accompagnent guère qu'un accès de fièvre double-tierce.

L'enfant qui doit être atteint de convulsions est enclin à la somnolence ; ses sourcils froncés rident et abritent les paupières, sous lesquelles on aperçoit le globe de l'œil rouler en sens divers ; les commissures des lèvres, la houppe du menton, les ailes du nez, tout dans sa figure est contracté ; le rire sardonique est parfois sur

ses lèvres; ses membres et son corps entier éprouvent des saccades; le pouls est vif, grand, plein et fréquent; la coloration de la peau n'est pas en rapport avec la fièvre; la langue est blanche au centre, rouge sur les bords, souvent lancéolée; elle tend à se dessécher; la soif est vive; il y a des mouvemens de carpalogie, des soubresauts dans les tendons; l'enfant s'éveille effrayé, se plaint, répond à peine et retombe dans l'accablement: c'est alors que surviennent les convulsions; il jette un cri; la contraction convulsive de tous les muscles imprime à sa frêle machine des mouvemens en sens divers, et à sa physionomie les plus hideuses grimaces; son visage se colore et se tuméfie; son cou se gonfle, et les vaisseaux qui le longent s'enflent à faire craindre leur rupture; les mâchoires sont serrées ou se choquent entre elles; il grince des dents, mord sa langue, et lance, parmi des sons inarticulés, des flots de bave plutôt que de salive; la respiration est pénible et difficile; il y a émission involontaire des selles et des urines, paralysie de la rétine, perte absolue de connaissance. A ce hideux tableau, qui ne reconnaîtra une attaque d'épilepsie plutôt que de simples spasmes cloniques; aussi, le nom de pernicieuse épileptique convient-il mieux à cette fièvre que l'épithète de convulsive qu'on lui donne fréquemment. Ces attaques durent deux, trois, quatre, six jusqu'à dix minutes, après quoi l'enfant tombe dans un accablement léthargique, d'où il est parfois impossible de le tirer; plus souvent il reprend l'usage de ses sens. Ces attaques se renouvellent ainsi à des époques indéterminées, et ne diffèrent entre elles que par leur durée; il est heureux de les voir suivies de sueurs générales et abondantes; si elles ne sont que momentanées et le résultat de l'agitation et du trouble général, elles ne tardent pas à se suspendre et on doit craindre dès-lors le retour de pareils accidens.

Un effet instantané et presque constant des convulsions est un météorisme incommode, même douloureux, qui persiste après l'accès, si par des frictions sèches, faites avec une flanelle imprégnée de vapeurs aromatiques ou avec la main imbibée d'huile camphrée, on ne cherche pas à le combattre; un clystère excitant devient

un puissant auxiliaire en donnant issue à des matières d'une fétidité remarquable et à une prodigieuse quantité de vents.

Si les convulsions ont été fortes et répétées, elles laissent aussi le malade dans une extrême résolution des forces; sa figure conserve pendant quelques jours une physionomie particulière difficile à décrire, qui tient à l'inégale contraction des muscles et au défaut de parallélisme dans la direction des axes visuels. Chez un enfant, il est resté un léger strabisme. Si l'attaque a été faible et unique, le malade ne conserve qu'une sensation vague de contusion dans les muscles du membre et du tronc. Les convalescences sont courtes et le rétablissement très-prompt.

Les fièvres intermittentes pernicieuses cholériques sont les plus communes, et le seraient bien davantage si le plus grand nombre des intermittentes de la Grande Terre n'étaient arrêtées assez tôt par des fébrifuges; elles ont toutes une tendance à le devenir; chaque paroxysme fait croître l'irritation de l'appareil gastrique qui devient le siège d'un spasme effrayant. Rien de si commun que d'être témoin d'un choléra-morbus opiniâtre, dont les défaillances, la pâleur, le froid des extrémités, la décomposition des traits de la face, les sueurs glutineuses et froides, la syncope, enfin, sont les suites ordinaires, et qui ne tarderait pas à devenir funeste, si, par tous les moyens possibles, en provoquant une irradiation vers la périphérie, on ne hâtait la rémission durant laquelle on administre l'écorce du Pérou (1).

(1) Si quelque raison a dû me porter à n'établir qu'une différence d'intensité entre l'intermittente simple et l'ataxique, c'est, autant que toute autre, l'observation journalière de ce qui se passe dans celle-ci; dans l'épileptique, encore que je ne voie pas clairement une complication, au moins suis-je témoin de l'apparition d'un symptôme nouveau; mais ici rien de semblable n'a lieu, et telle fièvre qui a été arrêtée par les amers au 5.^e, 6.^e ou 7.^e jour, n'a pas justifié l'épithète de pernicieuse, qui en aurait eu tous les caractères si on l'eût abandonnée aux seules forces de la nature.

Les variétés connues sous les noms d'algides, de diaphorétiques, sont rares; ma pratique m'en a offert deux exemples qui ne m'ont présenté rien qui ne soit connu. La gastralgique est plus fréquente en raison de la sensibilité exquise de l'estomac ou de l'épigastre, si commune dans les maladies de la Grande Terre, que l'on pourrait dire qu'elle les marque toutes de son cachet: cet organe est alors comme le point central d'où partent et arrivent toutes les irradiations nerveuses qui modifient, d'une manière à la fois admirable et terrible, le jeu de tous les organes. Les malheureux atteints de cette fièvre se plaignent d'une douleur intolérable au creux de l'estomac, qui parfois répond au dos et les traverse; elle est si vive que la respiration en est gênée, le pouls petit, concentré, misérable; il s'y joint une toux qui ravive la douleur, provoque des sueurs froides, des défaillances et des syncopes; le point douloureux est fixe et cerné; ce qui fait dire aux malades qu'ils ont là comme une boule qui les étouffe.

Je n'ai enfin connu de l'intermittente pleurétique qu'un seul exemple bien avéré, qui m'a été communiqué par M. le docteur S. Montalègre, médecin justement estimé, qui le recueillit sur un de ses malades âgé de 45 ans. Je regrette de n'avoir pas sous les yeux les notes de ce fait intéressant pour en donner ici les détails: du reste, le quinquina fut heureusement administré, et le malade promptement rendu aux vœux de ses nombreux amis et à la tendresse d'une famille qui le chérit.

Toutes les fièvres intermittentes gastriques, bilieuses ou muqueuses, se trouvent bien d'un éméto-cathartique, et peuvent céder à ces moyens réitérés au besoin: quelques amers indigènes, ou une infusion de quinquina, terminent la cure et assurent la convalescence. Les intermittentes simplement nerveuses se trouvent bien aussi d'un émétique donné pendant les premières apyrexies, sans doute par la secousse imprimée à l'organisme et les mouvemens excentriques qu'il détermine; on doit toutefois en négliger l'administration, lorsque l'appareil des symptômes fait craindre pour la vie du malade, et n'accorder sa confiance qu'au quinquina, qui, plus que tout autre

moyen, mérite, dans ce cas, le nom de spécifique. Autant l'effet consécutif du tartre stibié, donné à dose vomitive, peut être utile, même dans les intermittentes graves; autant les purgatifs, de quelque nature qu'ils soient, sont pernicieux, je dirai même mortels; et ce n'est pas sans me sentir le cœur douloureusement pressé, que je me rappelle deux exemples frappans, où un père et une mère de famille ont été enlevés à leurs enfans par un purgatif administré intempestivement (1). Ce moyen est blâmable dans ce cas, et parce qu'il fait perdre un temps précieux, et plus encore parce qu'il donne plus d'empire à l'élément nerveux par son effet débilitant. Cette observation est si vraie, qu'il suffit de provoquer quelques évacuations alvines, durant la convalescence, pour rappeler les

(1) M. le docteur Vandier, médecin, qui à beaucoup de jugement joint une profonde érudition, en fut lui-même témoin. Appelés en consultation pour le premier, les accidens qui survinrent en notre présence, bien mieux que le rapport de deux prétendus médecins qui lui donnaient des soins depuis plusieurs jours, nous éclairèrent, mais trop tard, sur la nature de la maladie. Le second cas a pour sujet une femme chez laquelle, à ma première visite, trompé par son bien-être apparent, et plus encore par le rapport des personnes qui l'entouraient, je crus devoir combattre un embarras intestinal avant de prescrire le quinquina : un purgatif associé au fébrifuge fut donc ordonné et pris, quoique put faire M. Vandier pour y substituer l'écorce du Pérou seule, dont l'emploi lui paraissait d'autant plus nécessaire, qu'ayant vu la malade après moi, et à mon insu, il l'avait trouvée dans un accès pernicieux.

Je saisisrai cette occasion pour exprimer, à M. le docteur Vandier, toute ma gratitude pour l'accueil dont il m'honora à mon arrivée au Petit Canal, l'amitié dont il a bien voulu me donner des preuves réitérées, et mon éternelle reconnaissance pour les soins assidus qu'il prodigua à ma chère épouse, durant la longue et douloureuse maladie qui me la ravit pour toujours. MM. les docteurs Manger, Montalègre et Souques, voudront aussi, pour ce même motif, agréer mes sincères remerciemens.

paroxysmes (1). L'indication positive est donc, quand le danger est pressant, d'arrêter, par tous les moyens possibles, les accidens formidables dont s'accompagnent les fièvres intermittentes : le quinquina est alors le seul moyen qu'on puisse employer avec sécurité ; et pour qu'il agisse efficacement, il faut, 1.^o qu'il soit administré à dose suffisante, 2.^o qu'il soit conservé par l'appareil digestif, 3.^o je dirai plus, qu'il soit assimilé. La dose nécessaire pour arrêter ou prévenir un paroxysme est, chez un adulte, de huit à dix gros de poudre de quinquina et vingt à trente grains de sulfate de quinine. (Des doses bien moindres de l'une et de l'autre ont souvent produit l'effet le plus désirable ; mais, toutes les fois que les circonstances le permettent, il faut, pour plus de sûreté, les porter jusque-là.) On doit observer aussi que ces substances agissent d'autant plus efficacement, qu'il y a plus de temps qu'elles ont été prises ; d'où il suit qu'il faut se hâter, dès que la rémission est manifeste (2). Cette loi est d'autant plus impérieuse, que l'apyrexie est plus courte et le danger plus pressant. Pour le même motif, on doit donner les premières doses aussi fortes que le malade pourra les supporter : deux, trois gros pour un adulte, et diminuer progressivement les suivantes. Si le malade éprouvait de la répugnance pour ce remède, et que l'estomac le rejetât, ce qui n'est pas rare, il faudrait le faire pénétrer par d'autres voies, ou donner de petites doses plus souvent répétées. Grâce aux talens et aux travaux de MM. Pelletier et Caventou, nous avons un moyen aussi facile à administrer, qu'il est sûr et prompt dans ses effets : six grains de sulfate de quinine ont, chez un enfant de six ans, arrêté les symptômes pernicioeux d'une fièvre intermittente épileptique (3). La dernière épidémie de fièvres

(1) On pourrait citer, sans exception, tous les auteurs qui ont traité des fièvres intermittentes, si on croyait nécessaire d'appuyer ce principe de quelque autorité.

(2) Dans les cas désespérés, enfin, on donne le quinquina et sur-tout le sulfate de quinine durant le paroxysme.

(3) Comme bien d'autres praticiens, j'ai hésité d'abord à employer ce

intermittentes que j'ai observée dans le quartier du Petit Canal, et qui s'est prolongée cette année jusqu'aux mois de mars et avril, n'a pas été favorable à ce remède, en ce que beaucoup de personnes ayant été atteintes de nombreuses rechutes, l'accusèrent d'inefficacité; mais des recherches exactes m'ont prouvé qu'elles avaient eu également lieu, quelle qu'eût été la méthode de traitement employée.

Le quinquina, disons-nous, doit être aussi conservé et assimilé; il arrive, en effet, qu'il provoque des vomissemens et des selles, et que, rejeté par haut et par bas, il ne produit aucun effet et fatigue le malade; on lui associe alors des substances aromatiques ou opiacées, telles que la thériaque, la muscade, la cannelle, le laudanum, moyens qui tous réussissent aussi appliqués sur l'épigastre; s'ils sont insuffisans, on doit, à défaut de sulfate de quinine, user de tous les moyens possibles pour faire pénétrer le quinquina, soit par les absorbans de la muqueuse intestinale, soit par ceux de l'organe cutané. Le danger n'est pas moins grand, lorsque, après s'être réjoui de la quantité de quinquina que le malade a conservée, un vomissement survient, qui expulse, avec le fébrifuge, toutes les boissons prises depuis plusieurs heures. Si cette inaction de l'estomac ou de ses absorbans n'est pas mortelle, qu'elle ne soit pas l'effet d'une surexcitation, les stimulans, unis au quinquina, peuvent être utiles. Le quinquina, si on excepte les cas désespérés, ne doit être administré que pendant la rémission ou l'intermission; aussi n'est-il pas le seul moyen qu'on emploie durant le cours des intermittentes. Les paroxysmes amènent des symptômes dont la gravité exige des médications particulières; aussi cherche-t-on à diminuer la durée et la violence du frisson, à faciliter ou calmer le vomissement ou les selles,

moyen contre des fièvres aussi graves et pour lesquelles on n'a pas un moment à perdre; mais forcé, chez des enfans qui se refusaient à prendre ou ne pouvaient conserver la poudre de quinquina, d'user du sulfate de quinine, j'en obtins les plus heureux effets. Euhardi dès lors, je l'ai presque toujours substitué à la poudre de quinquina et n'ai jamais eu à m'en repentir.

à apaiser la céphalalgie et la soif, à provoquer ou diminuer les sueurs; dans des cas plus graves, il convient de relever les forces, faire cesser le délire, les convulsions, accélérer la chute de l'accès, et combattre sur-tout cette irritabilité de l'estomac qui lui fait rejeter avec effort tout ce qui lui est confié : dans cette vue, les vésicatoires, les ventouses, les sinapismes, les frictions, les bains froids ou chauds, sont employés pour diviser le spasme, en provoquant des révulsions utiles : les anti-spasmodiques, les opiacés, les sangsues, les fomentations émollientes, sont de puissans auxiliaires des premiers et doivent souvent en précéder l'emploi.

Les convalescences sont courtes et le rétablissement des malades très-prompt; ils sont même exempts de rechutes, s'ils peuvent se déplacer (1), s'ils évitent la purgation, la fraîcheur des nuits et du matin, les excès de table, les plaisirs de Vénus, s'ils font usage des vins généreux, et qu'ils prennent du quinquina durant les deux jours qui précèdent les semaines paroxystiques.

§. I V.

De la fièvre jaune,

Ce serait ici le lieu de parler de la fièvre jaune, ce caméléon, ce terrible fléau qui a moissonné et enlevé encore à la population blanche de la Guadeloupe des milliers d'individus; de ce sphinx nouveau qui, dédaignant tout ce qui ne porte pas l'indice d'une exubérance vitale, choisit tous les sujets d'une constitution riche et athlétique pour en faire ses victimes.

Je me serais efforcé de remplir cette tâche, si, favorisé par les localités, je me fusse trouvé à même d'en observer le cours dans le

(1) Ce n'est pas toujours pour aller dans un lieu plus sec que ce changement doit s'effectuer. Nous le voyons journellement suivi de succès chez des fiévreux qui quittent les lieux plus élevés pour aller habiter le voisinage de la mer.

lieu où elle exerce ses ravages et où elle prend naissance ; mais, n'en ayant vu que quelques cas sur des individus échappés à ces lieux et soustraits à l'action permanente des agens morbifiques, il me serait impossible de peindre cette affection avec tous les caractères qui en font un des fléaux de l'humanité ; aussi, après avoir groupé les symptômes dont j'ai été témoin, je passerai au conseil que la connaissance des lieux me met à même de donner aux Européens qui se destinent à habiter la Grande Terre ; ce qui m'amènera à parler des causes sous l'influence desquelles se développe cette cruelle maladie.

Je classe sous quatre divisions les symptômes qu'éprouvent ceux qui en sont atteints. Le premier temps, l'incubation, s'annonce par l'anorexie, les lassitudes générales très-marquées aux genoux, une sorte de découragement, une pâleur et un amaigrissement sensibles, de l'amertume à la bouche, des douleurs de tête vagues et passagères, des nuits inquiètes et qui ne délassent pas, un pouls plus lent que dans l'état de santé : ce temps qui manque quelquefois est d'un à trois jours.

Le second, celui d'invasion et d'irritation vive, débute dans la nuit, ou le matin, par un frisson plus ou moins violent et de durée variable ; le malade éprouve une céphalalgie opiniâtre, et parfois une sensation de compression latérale insupportable ; ses yeux sont douloureux et sensibles à la lumière ; la sclérotique est injectée, quelquefois très-rouge ; la bouche est pâteuse ou amère ; il s'en exhale une odeur désagréable qu'on pourrait dire *sui generis* ; il survient des nausées, puis des vomissemens de matières d'abord aqueuses, puis bilieuses, verdâtres, noirâtres, dans lesquelles surnagent des flocons muqueux, bruns, souvent striés de sang qui gagnent les bords du vase et s'y attachent ; le ventre est serré, ou le malade rend des matières liquides jaunes et d'une fétidité repoussante ; il veut ordinairement aller sur le pot sans en avoir la force, car il tomberait s'il n'était soutenu ; l'épigastre est d'une sensibilité exquise, le drap du lit même à peine est supporté ; la chaleur dans cette région est des plus vives ; il se plaint d'une soif que rien ne peut

étancher, il respire la bouche ouverte, cherche l'air frais, appète et se gorge, si on l'écoute, de boissons aqueuses froides et acidulées qui glissent sur la muqueuse sans l'humecter; la langue est sèche et rouge, souvent brune; quelquefois le malade se prive de boire, parce qu'il sait que tout liquide avalé provoque le vomissement; il a des mouvemens brusques, la voix forte, ses réponses sont courtes mais mal articulées, il pousse par intervalle de profonds soupirs, reste volontiers seul, ferme les yeux pour se livrer sans distraction aux idées sinistres qui l'assiègent; il jette ses draps, se plaint d'un feu dévorant lorsque la peau est fraîche et ses pieds et ses mains froids; le délire et le hoquet surviennent; il bat et mord les assistants, crache sur eux; les urines se suppriment ou sont presque noires; les matières des vomissemens le sont aussi; le hoquet lui fait éprouver des secousses très-douloureuses. Au milieu d'un tel désordre, le pouls, chez presque tous les malades, reste dans l'état naturel, quant à sa fréquence, et perd de sa dureté: la plus légère pression suffit pour oblitérer l'artère. A ces symptômes alarmans se joignent des douleurs contusives des lombes et des cuisses.

L'épigastralgie, les vomissemens opiniâtres et douloureux, la suppression de l'urine et les douleurs contusives dont je viens de faire mention, sont les symptômes les plus constans. L'ictère ne s'est offert à moi qu'une seule fois; il fut des plus intenses, se montra dans la période d'iritation; et par des nuances successives, passa à un jaune brun (1). Cette période, qui chez mes malades a duré de cinq à neuf jours, est parfois de quelques heures.

Durant le troisième temps, ces mêmes accidens persistent chez les uns, se modèrent chez les autres et disparaissent quelquefois; mais chez tous, sur la figure se peint le désordre de toutes les fonctions: la peau, si elle n'est point jaune, est du moins pâle et plombée.

(1) Ce malade succomba, je ne dirai pas à une rechute, mais à un retour prompt de tous les accidens, après un calme parfait de quatre jours, alors qu'il faisait des projets pour abréger sa convalescence.

Cette période qu'on a vu durer quatre jours chez le malade dont il vient d'être question , n'est souvent pas appréciable.

Durant le quatrième temps , tous les symptômes qui ont existé dans le deuxième se reproduisent avec une effrayante intensité , la figure est cadavéreuse , la langue âpre et noire , les lèvres rétractées laissent à nu des dents sales et desséchées ; le délire sourd est presque continu , les lipothymies sont fréquentes , le pouls misérable , les urines supprimées ou involontaires , elles tachent le linge en brun jaune ; les selles sont comme de la lavure de chair et exhalent une fétidité cadavéreuse ; les vomissemens sont noirs ou se suppriment , les extrémités froides lorsque le malade brûle intérieurement , les yeux n'ont plus aucune expression , le pouls devient intermittent , le hoquet arrive s'il n'a déjà paru , les plaies faites par les vésicatoires et autres ulcérations de la peau se gangrènent , il chasse aux mouches , veut sortir de son lit ; le moindre effort , le moindre déplacement amènent la syncope et la mort.

Que dirons-nous de la convalescence , lorsqu'un seul malade confié à nos soins a eu le bonheur d'y arriver ? Le délire comateux , les vomissemens noirs , les douleurs contusives des lombes , celles de l'épigastre , la dépression du pouls , l'aridité de la langue , la suppression de l'urine étaient les symptômes saillans chez ce malade ; ils cedèrent tous , presque instantanément , à l'application de larges vésicatoires que je fis apposer aux jambes , et arroser à plusieurs reprises avec la teinture de cantharides , dès après avoir enlevé l'épiderme ; la douleur fut si vive que le malade fut rappelé à lui-même dans le pansement , et que même , en appelant plus tard la raison à son secours , il avait peine à me savoir gré d'une amélioration achetée , disait-il , aussi chèrement. Dès - lors l'estomac put conserver le quinquina et la valériane , que je jugeai à propos de lui administrer : la fièvre céda à ce moyen ; les forces revinrent , mais lentement , le malade ne pouvant prendre aucun exercice à cause de l'ulcération de ses jambes. L'estomac fut long-temps souffrant : une diète nourrissante et légère , quelques amers , du vin généreux rétablirent sa santé.

Si nous avons eu peu à dire de la convalescence, que doit-on espérer sur le traitement qui me semble encore indéterminé? En effet, toutes les méthodes comptent quelques succès à la fin et au commencement des épidémies; mais, durant leur force, on compte autant de morts que de malades, et le méthodiste et l'empirique ont aussi peu de succès à vanter l'un que l'autre. S'il m'était permis d'émettre mon opinion sur une matière aussi obscure, je dirais que le praticien doit éloigner, autant que possible, le malade des lieux où règne la fièvre, détruire par tous les moyens qui sont à son pouvoir, et durant toutes les périodes de la maladie, l'irritation ou l'inflammation de l'estomac, et administrer les toniques ou excitans sous toutes les formes et de toutes les manières dans les deux derniers. L'irritation du ventricule s'oppose souvent à ce qu'on les lui confie: ce symptôme est si saillant et si constant, non-seulement dans la fièvre jaune, mais dans toutes les maladies que contractent les Européens sous le climat des Antilles, que le médecin doit se tenir en garde contre ses progrès, et en redouter même l'apparition lorsqu'il n'existe pas; c'est ce qui a déterminé les praticiens éclairés à abandonner pour eux l'emploi du vomitif, et particulièrement du tartrate de potasse et d'antimoine, quelque pressante qu'en soit l'indication: ce remède a donné la mort à presque tous les malades auxquels il a été administré.

MOYENS PROPHYLACTIQUES.

La fièvre jaune est endémique dans la ville de la Pointe-à-Pître, où elle règne aussi parfois épidémiquement, comme dans le lieu où se trouvent réunies en plus grand nombre et au plus haut degré les circonstances favorables à son développement. Cette ville, la plus populeuse, est en effet bâtie sur une plage peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et entourée, dans une grande portion de sa circonférence (au sud et à l'ouest) par la rade dont les eaux trop paisibles en reçoivent les immondices, et dans le reste de son étendue par des marais et un canal infect, qui, faute de chute,

ne peut se vider dans la mer; elle est, en outre, abritée par des mornes qui la privent des vents les plus constans, si propres à balayer les miasmes et si nécessaires pour rendre la chaleur supportable.

La première précaution que prendra donc l'Européen, sera de s'en éloigner; et s'il est contraint d'y vivre, il se logera dans la rue et la maison la plus saine et la mieux exposée. A l'appui de ce conseil, je dirai que tout malade qui, à ma connaissance, a eu la fièvre jaune, en avait puisé le germe à la Pointe quelques jours avant de s'aliter.

Le nouveau débarqué aura d'autant plus d'intérêt à s'éloigner de cette ville, qu'il y aura un plus grand nombre d'Européens nouvellement arrivés; car il est d'observation constante que les ravages et la gravité de la maladie sont en raison directe de leur nombre.

Plus l'individu est robuste, sanguin ou bilieux; moins il y a de temps qu'il a quitté les climats tempérés; plus le lieu de sa naissance se rapproche du nord, à moins que sa constitution n'ait été modifiée par un séjour dans des pays plus chauds; plus la chaleur est forte, les pluies rares ou récentes, plus la fièvre est à craindre et les symptômes graves.

Pour s'acclimater, l'Européen doit s'accoutumer lentement aux influences nouvelles qui agissent sur lui. C'est à subir une certaine modification sans choc et sans secousse, que doivent tendre tous ses soins. Plus sa constitution s'éloigne de celle qu'exige le climat, plus il y a de précautions à prendre; en sorte que l'acclimatement se fait plus attendre chez tel individu que chez tel autre. Ainsi donc, l'Européen choisira pour son domicile une habitation construite sur un point élevé, éloigné des marais et au vent des mares; il ne s'exposera pas au soleil du midi sans être abrité par un parasol, ne se livrera à aucun exercice pénible, gardera la maison de midi à trois heures, fuira l'impression des vapeurs qui se condensent au coucher du soleil et s'évaporent à son lever; vapeurs que les Romains nous désignaient, comme si funestes, sous le nom d'*Aria Cativa*. Pour cela, il ne se laissera pas séduire par l'attrait

de la promenade du soir et du matin , si agréable par la fraîcheur qu'on y respire sous le plus beau ciel du monde ; il se couvrira de vêtemens de laine et fera sagement en prenant des gilets de flanelle sur la peau , ce qui lui procurera une transpiration toujours égale et le mettra à l'abri de la rétropulsion de cette humeur excrémentitielle , source féconde de maladies ; il évitera avec soin de faire usage des mets qui , par leur nature , exaltent la sensibilité de l'estomac ; il prendra habituellement des boissons aqueuses légèrement acidulées , se défiera de certains fruits indigestes , usera d'une diète mixte , mais plutôt végétale , évitera les boissons alcooliques , et n'oubliera pas que le plus grand nombre de ceux qui ont résisté au terrible fléau qui nous occupe , ou qui en ont été préservés , l'ont dû à la tempérance. Quelques personnes sont dans l'usage de se faire saigner ; je préfère devoir au régime ce qu'on attend alors de la phlébotomie.

L'Européen se livrera à la gaieté et à la distraction , bannira de son esprit les affections morales tristes , si puissantes pour hâter le développement de la fièvre jaune , et plus propres encore à en augmenter le danger quand elle est déclarée ; il fera bien d'établir sur un des points de la peau un exutoire. Une expérience personnelle me fait regarder ce moyen prophylactique comme très-utile (1).

Si , enfin , le nouveau-venu était forcé de vivre dans ces lieux infectés d'insectes décrits au commencement de cet Essai , nous lui conseillerions de se tenir toujours bien couvert , de se renfermer de bonne heure dans son habitation , d'en sortir tard , d'y entretenir du feu durant la nuit , de l'ouvrir aux courans d'air pendant la forte chaleur du jour , de se nourrir d'alimens succulens , de boire sans excès du vin généreux , un peu de liqueurs fortes , de prendre le plus d'exercice qu'il pourra sans le pousser jusqu'à la fatigue , et de se couvrir la nuit avec des couvertures de laine ou de coton.

Ne pas donner le conseil de fuir les personnes frappées de la fièvre jaune , c'est affirmer tacitement que nous ne la croyons pas conta-

(1) Le mois de décembre est le plus favorable pour les arrivages.

gieuse ; cependant , comme nous ne pouvons pas nous promettre de faire passer la conviction dans l'âme des Européens , toujours assiégée par la crainte , et que le tableau des accidens dont ils deviendraient les témoins ne pourrait manquer de l'accroître , nous leur conseillons de se dérober à ce triste spectacle , mais , nous le répétons , uniquement pour éviter l'impression fâcheuse qu'en ressentirait leur moral.

Je termine ici un travail déjà trop long pour mes forces , quoique bien court pour le sujet que j'ai voulu y traiter. Je m'arrête étonné de mon entreprise , convaincu d'avoir consulté mon zèle bien plus que mes moyens : puisse , le premier , me concilier la bienveillance des illustres Professeurs auxquels je sou mets cet Essai , et me mériter leur indulgence pour la faiblesse des seconds !

F I N.

OBSERVATION sur une Opération d'Hystérotomie.

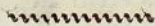
Dans les premiers mois de cette année (1824), je fus appelé pour donner mes soins à une négresse de l'habitation sucrerie, du quartier du Petit Canal, dite la Duvalière, appartenant à M. Goyon. Cette négresse forte, robuste, d'une taille plus que médiocre, était au terme de sa première grossesse, et au sixième jour du travail. Des douleurs vives et fréquentes, que la malade secondait de son mieux, étaient impuissantes pour terminer un accouchement auquel la matrone ne reconnaissait pas d'obstacle. Le ventre arrondi, saillant et dur n'offrait rien d'extraordinaire; les forces se maintenaient; la malade ne se plaignait que d'une soif vive et de lassitude dans les membres et les lombes, suite nécessaire des efforts violens qu'elle faisait pour seconder ses douleurs, selon l'injonction pressante de la sage-femme; la figure était un peu gonflée et le pouls dur et fréquent, l'enfant faisait sentir ses mouvemens.

Le doigt porté dans le vagin me fit reconnaître, à la profondeur de dix-huit lignes environ, un corps sphéroïde lisse et sensible au toucher, à travers lequel je pus reconnaître la première position de l'enfant. L'idée d'une déviation du col de la matrice se présenta d'abord à mon esprit; aussi portai-je mes recherches le plus haut et le plus en arrière qu'il me fut possible, à droite, à gauche. Je trouvai par-tout la muqueuse se réfléchissant du vagin sur l'utérus. Je m'assurai aussi de l'absence de toute bride ou adhérence de son orifice avec le vagin; je ne pus reconnaître le moindre vestige d'orifice utérin. La conception qui s'était opérée, l'écoulement des menstrues, et la santé parfaite dont n'avait pas cessé de jouir la femme, démontraient suffisamment qu'il devait en exister un. Imputant à erreur de ma part ce que le toucher ne me rendait pas sensible, je rappelai tous les cas à peu près semblables jusque-là venus à ma connaissance, m'aidai de celles que j'avais sur la structure anatomique des parties qui faisaient le sujet de mes recherches, et fus ainsi amené à soupçonner un vice de conformation. Pour m'en assurer,

Je fis pénétrer un trait de lumière jusque sur la tumeur sphéroïde qui n'était autre chose que l'utérus ; je vis sur un point de cet organe par lequel aurait passé le diamètre transversal du vagin , et un peu à gauche de la ligne mitoyenne , une inégalité ressemblant assez bien à une lacune muqueuse ou à l'orifice vésical des uretères , dans lequel je n'eus pas de peine à introduire une sonde à femme , mais qui n'eût pas pu admettre un corps plus volumineux. L'extrémité de la sonde ainsi introduite , se courbait en sens divers sur la convexité de la tête de l'enfant. Je vis , en outre , à droite de l'orifice dont il vient d'être question , un point déjà brun sur lequel semblait porter tout l'effort de la tête de l'enfant.

Dans ce danger pressant , n'attendant rien que de l'opération connue sous le nom d'hystérotomie , je la pratiquai de la manière suivante : muni d'un bistouri dont le tranchant était légèrement convexe vers la pointe , et dont les cinq sixièmes de la lame étaient entourés d'une bandelette de linge fin , je le portai sur l'orifice dont j'ai parlé , et le divisai transversalement de gauche à droite ; à ce bistouri j'en substituai un dit boutonné , à l'aide duquel je prolongeai l'incision dans l'étendue de deux pouces ; des douleurs fortes et rapprochées qui survinrent , ne me permirent pas de la porter plus loin ; la tête de l'enfant s'engagea , et quelques minutes suffirent pour terminer l'accouchement , après lequel tout se passa de la manière la plus satisfaisante pour la mère et l'enfant.

Cette même femme , lorsque les lochies eurent cessé de couler , m'a présenté une très-petite cicatrice à gauche de l'orifice de la matrice , que j'ai trouvé plus petit que dans l'état naturel , mais qui n'en offrait pas moins cette saillie connue sous le nom de museau de tanche. Des parturitions nouvelles pourront rendre cette observation plus intéressante.



La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PROFESSEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. JACQUES LORDAT, *Doyen.*

M. J. ANTOINE CHAPTAL, *honoraire.*

M. J. B. TIMOTHÉE BAUMES.

M. M. J. JOACHIM VIGAROUS.

M. PIERRE LAFABRIE.

M. J. L. VICTOR BROUSSONNET.

M. G. JOSEPH VIRENQUE.

M. C. J. MATHIEU DELPECH.

M. ALIRE RAFFENEAU DELILE.

M. FRANÇOIS LALLEMAND.

M. JOSEPH ANGLADA.

M. CÉSAR CAIZERGUES.

M. A. SIMON DUPORTAL.

M.

MATIERE DES EXAMENS.

- 1.^{er} *Examen.* Anatomie, Physiologie.
- 2.^e *Examen.* Pathologie, Nosologie, Accouchemens.
- 3.^e *Examen.* Chimie, Botanique, Matière médicale, Thérapeutique, Pharmacie.
- 4.^e *Examen.* Hygiène, Police Médicale, Médecine légale.
- 5.^e *Examen.* Clinique interne ou externe, suivant le titre de Docteur en Médecine ou en Chirurgie que le candidat voudra acquérir.
- 6.^e *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.

Table

Sur le miel d'un Philosophe par Verulam	51. Page
Sur l'allaitement maternel par Vermier	14.
Sur la fracture de col du fémur par Pinae	40.
Sur l'apoplexie par Lapeyrie	88.
Observations propres à éclaircir quelques points de médecine par Olmsted	30.
Sur la Delirium par Laffon	10.
Sur le Scorbut par Carbonel	7.
Sur l'adynamie par Bessière	28.
Sur le kermès sulfuré par Boulanger	30.
Sur la neurasthénie par Latoir	23.
Sur la fonction de la peau par Sudre	154.
Sur le forage par Durol	25.
Sur l'oppression de la Doutonnier par Laffon	23.
Sur quelques propriétés de quinquina par Delgoum	18.
Sur le abus de la manœuvre dans le accouchement par clot	23.
Sur l'oppression de l'aiguillon par Jumeau	29.
Sur l'émorrhagie par Boulon	26.
Sur le cataracte par Rubart	32.
Sur l'encéphalocèle par Marbeille	24.
Sur l'auris externe par Rossard	30.
Sur la topographie médicale de la Gadeloupe par Noaldin Lottin	47.
Sur la structure du squelette humain par Noaldin Lottin	8.
Sur les perforations spontanées de l'estomac par Darnaud	28.
Sur la doctrine des fibres par Laffon	21.
Sur les émissions sanguines par Bourquet	52.
Sur le alcali végétal par Laffon	35.
Sur l'effet de l'habitude par Borant	24.
Sur les perforations spontanées de l'estomac par L. Boal	28.
Sur l'analyse de l'extraire végétal exotique par Dijon	13.
Synthèse Pharmaceutica et chimica auctore Delgoum Ph ^m	8.
X. Sur l'amputation du membre par Gaillard	30.